

La découverte de l'espace intérieur Je-monde

Au sujet de la présentation de la connaissance de soi dans *La science de l'occulte en esquisse* de Rudolf Steiner
Christoph Hueck

« Ainsi ai-je découvert le lieu, où Tu peux être trouvé sans voile.

Il est entouré de l'inspiration-une des contraires.

Il est le mur du Paradis, dans lequel Tu habites.

Le plus sublime entendement en garde sa porte

S'il reste invaincu, l'accès n'en sera point ouvert. »

Nicolas de Cues (tiré de *De visione Dei*, chapitre 9).

Remarque personnelle préalable.

Dans l'article suivant va être commenté un paragraphe tiré de la « *Science de l'occulte* » de Rudolf Steiner et éclairé dans des contextes menant plus loin. Lorsque j'étudiai ce passage, pour la première fois, voici plus de trente ans, je fus conduit à une expérience importante pour moi. Dans la suite de sa présentation s'ouvrit un espace de lumière, un domaine d'existence de légèreté, de vivacité et de joie, dans lequel je vins au contact d'une source jaillissante de vertu et de confiance intérieures. Ce fut une expérience émouvante et ravissante, mais elle disparut de nouveau. Aujourd'hui, après une fréquentation réitérée avec ce sujet, elle a acquis une certaine continuité et est devenue plus assurée qu'auparavant. La lumière intérieure, brillant d'elle-même, est certes encore parfois assombrie de nuages de la vie de l'âme, pourtant le souvenir vient alors en aide pour en retrouver le chemin où bientôt elle se laisse retrouver. D'autres rapportent aussi une telle expérience. Elle semble être universellement humaine, sans être toujours pareillement accessible. Ce n'est pas une expérience de contenus spirituels concrets (lesquels peuvent en être pourtant explorés dans leur assise), mais plutôt celle d'une union avec l'essence propre la plus intime et en même temps avec le monde, une union avec la lumière et le silence remplis de vitalité. Elle indique, comme d'autres expériences méditatives suprasensibles, que la science spirituelle anthroposophique ne doit pas rester théorique, mais peut devenir au contraire, pour tout un chacun qui a la force de s'y abandonner, une expérience intime directe.

Connaissance de soi en tant qu'éveil à soi

À partir du tournant du 20^{ème} siècle, Rudolf Steiner a traité sans cesse dans ses écrits la connaissance du « Je ». Le caractère particulier à la connaissance du soi, c'est qu'elle réussit d'une autre manière que tout le reste du connaître. Et elle n'est pas seulement un connaître, mais encore en même temps un s'éveiller-à-soi. « La perception du soi est en même temps un *réveil* de son soi »¹. Avec un tel réveil à soi est engendré aussi le « sens supérieur », qui permet de voir, non seulement le physique, mais encore le spirituel : « Une lumière jette une lueur vive en moi et éclaire avec moi tout ce que je connais du monde. »² Au moyen de la connaissance (mystique) de soi se métamorphose le rapport au monde : « Celui qui foule le chemin de l'expérience intérieure, sur lequel les choses acquièrent une re-naissance ; et pour ce qui reste inconnu d'elles pour l'expérience extérieure, cela se met ensuite à briller. Ainsi le for intérieur ne s'éclaircit-il pas seulement sur lui-même, mais il clarifie encore aussi sur les choses extérieures. »³ Avec de telles idées, Rudolf Steiner se rattache à Johann Gottlieb Fichte, qu'il nommait le « pionnier et découvreur du sens supérieur »⁴ dans la philosophie allemande. Fichte avait découvert que la connaissance du Je personnel s'accomplit de manière autre que celle de toutes les autres choses. Car le Je ne se perçoit pas sans sa propre participation, mais seulement « dans la mesure où il s'adjoint, au moyen de sa propre activité, son soi. ... [l'être humain] peut seulement percevoir son « Je », en ayant une *vision intuitive de lui-même comme créateur de ce Je* »⁵. Avec la connaissance de soi, Fichte a décrit le « type de toutes les expériences

¹ Rudolf Steiner : « *La mystique à l'aurore de la vie de l'esprit du temps moderne* » (GA 7), Dornach 1960, p.20.

² À l'endroit cité précédemment, p.21.

³ À l'endroit cité précédemment, p.26.

⁴ Rudolf Steiner : *Recueil d'essais de philosophie et d'anthroposophie 1904-1923*, (GA 35), Dornach 1984, p.54.

⁵ À l'endroit cité précédemment, p.55.

occultes. Car « de la même façon qu'apparaît cette *affirmation* de soi en apparence totalement vide, ainsi se déroulent aussi toutes les expériences occultes supérieures. Elles s'enrichissent en contenu et en vie, mais elles ont la même *forme*.⁶

En s'éveillant au Soi en tant que Je, l'être humain vit dans une intériorité spirituelle consciente qui est en même temps pleine de réalité. « Le Je pose, sans plus de façon, le Je comme son être propre »⁷, est-il dit chez Fichte. Ce que le Je crée, cela il le connaît bien ; il n'en subsiste rien d'impénétrable pour lui. Pourtant, comment découvre-t-on le chemin, qui mène du Je au non-Je, donc à une union d'esprit, pareillement intérieure et pénétrable, avec le monde ?⁸ Le monde ne peut pourtant pas être engendré du Je, mais vient plutôt à sa rencontre en étant achevé. Rudolf Steiner exigeait en conséquence que l'art du connaître idéaliste de Fichte dût être complété par une empirie, comme l'avait réalisée vastement Aristote. En présence de Walter Johannes Stein, il exprima un jour son propre cheminement cognitif :

J'ai relié deux éléments. De Johann Gottlieb Fichte j'appris le fait accompli, l'activité-Je retirée du monde extérieur. Mais d'Aristote je pris l'abondance de toute la vaste empirie. Seul celui qui sait compléter Fichte au moyen d'Aristote, trouve la vraie réalité et ce fut mon chemin.⁹

Comment le monde empirique peut-il être aussi intérieurement vécu comme le Je ? Comment en arrive-t-on de l'esprit dans le Je à l'esprit dans le monde ?

Le cheminement de l'éveil à Soi dans la « *Science de l'occulte* »

Dans la « *Science de l'occulte* », se trouve également une présentation vers la connaissance de soi, qui donne une réponse à la question posée ci-dessus. L'exposition en est faite de telle manière qu'elle peut mener un lecteur attentif à vivre lui-même ce dont il s'agit. Dans ce sens, Steiner écrit dans un avant-propos : « Dans le *vrai* accueil conforme aux idées qui en est fait [des communications de la science de l'esprit], on se trouve déjà dans ce monde [suprasensible] et l'on n'a plus qu'à être au clair sur le fait qu'on a déjà vécu sans le remarquer, ce que l'on présumait avoir reçu simplement comme une communication idéelle »¹⁰. Cela étant, Steiner attire l'attention d'abord sur le fait que la conscience ordinaire, dans sa sensibilité et son entendement, n'est pas dirigée sur soi, mais sur autre chose. Mais l'âme peut bien avoir en vue « tout cela » là-dehors, elle est plus qu'une âme de sensibilité et d'entendement :

La vision intuitive suprasensible peut au plus aisément former une représentation de cet extériorisation, lorsqu'elle indique un simple fait, qui doit seulement être apprécié dans sa vaste signification. C'est celle que dans toute l'ampleur de la langue, un seul et unique nom, distingue son entité elle-même de tous les autres noms. C'est précisément la dénomination « Je ». *Tout un chacun* peut donner un autre nom à la chose ou à l'être qui lui échoit. Le « Je », en tant que caractérisation pour un être, n'a ensuite qu'un sens, lorsque cet être attribue cette caractérisation à lui-même. Jamais, à l'oreille d'un être humain ne peut pénétrer de l'extérieur le nom « Je » comme une caractérisation ; seule l'être lui-même peut l'employer à son sujet. « Je suis un Je seulement pour moi ; pour tout autre chacun, je suis un Tu ; et tout autre chacun est pour moi un Tu. »¹¹

Ce passage initie le lecteur progressivement au « Je-suis ». Tout d'abord Steiner attire l'attention sur une observation extérieure : « dans toute l'ampleur de la langue... ». S'y rattache la description d'une activité

⁶ À l'endroit cité précédemment, p.58.

⁷ Johann Gottlieb Fichte : « *Fondement de l'ensemble de la doctrine de la science* », recueil des œuvres, vol. I, Berlin 1845/46, p.97.

⁸ Voir Rudolf Steiner : *Vérité et science* (GA 3), Dornach 1980, au chapitre VI « La théorie de la connaissance sans présupposé préalable et la doctrine de la science de Fichte », pp.71 et suiv.

⁹ Walter Johannes Stein : « *L'entretien de La Haye* » (1934). *Une contribution à l'histoire de la vie de Rudolf Steiner — d'après un entretien avec Rudolf Steiner* » dans Thomas Meyer (éditeur) : « W.J. Stein/Rudolf Steiner. Documentation d'une collaboration indicatrice », Dornach 1985, p.297. Steiner écrit inversement sur une complémentation d'Aristote par Fichte dans GA 35, pp.101 et suiv.

¹⁰ Rudolf Steiner : « *La science de l'occulte en esquisse* » (GA 13), Dornach 1989, p.50.

¹¹ À l'endroit cité précédemment, p.66.

observable, qui est pénétrée idéellement : « Chaque être humain [...] peut donner un tout autre nom. La caractérisation comme « Je » n'a ensuite qu'un sens, lorsque... ». S'ensuit la description d'une expérience personnelle : « Jamais ne peut pénétrer à mon oreille [...] de l'extérieur ». Et finalement dans un discours direct, une formulation émanant du Je : Je suis un Je... » Succède ensuite l'appréciation de ce « simple fait » dans sa « vaste signification » selon trois autres pas :

Ce fait est l'expression extérieure d'une vérité profondément significative. L'être véritable du « Je » est indépendant de tout ce qui est extérieur ; c'est pourquoi, son nom ne peut pas non plus lui être crié d'aucun extérieur. Ces confessions religieuses qui ont maintenu avec conscience leur connexion avec la vision suprasensible intuitive, appellent pour cette raison la caractérisation « Je », « le Nom inexprimable de Dieu ». Car c'est précisément à cela que l'on renvoie, lorsque cette expression est utilisée. Aucun extérieur n'a d'accès à cette partie de l'âme humaine, qui est envisagée ici. Ici est le « saint des saints caché » de l'âme. Seul un être peut y avoir accès, avec lequel l'âme est de même nature. « Le Dieu, qui habite l'être humain, parle, lorsque l'âme se reconnaît comme Je ».¹²

Dans le cinquième pas, l'expérience, qui avait été décrite en trois pas, se voit transformée en un discernement spirituel : « L'être véritable du « Je » est indépendant de tout extérieur » Le sixième pas transcende le second dans une perspective religieuse : « le Nom inexprimable de Dieu »¹³, et le septième le premier : « Le Dieu, qui habite l'être humain... ». Le lecteur traverse un chemin d'initiation par étapes *en miniature* [en français dans le texte, *ndt*].

<p>... lorsqu'elle renvoie à un simple fait concret...</p>	<p>I. Fait extérieur Le simple fait, ... que dans toute l'ampleur de la langue il n'y a qu'un seul et unique nom qui se distingue selon son essence de tous les autres noms. Celui-ci est justement le nom « Je »</p> <p>II. Activité idéellement pénétrée <i>Tout un chacun</i> peut donner un tout autre nom à une chose ou à un être, à laquelle ou auquel il échoit. Le « Je », en tant que caractérisation pour un être n'a ensuite qu'un sens, lorsque cet être se l'attribue lui-même.</p> <p>III. Expérience Jamais le Nom « Je » ne peut pénétrer l'oreille d'un être humain de l'extérieur, comme sa caractérisation ; seul l'être lui-même peut l'appliquer à lui.</p>	<p>VII. Côté intérieur de l'extérieur Aucun extérieur n'a d'accès à cette partie-là de l'âme humaine, qui est envisagée ici. Ici est le « saint des saints » de l'âme. ..., le Dieu, qui habite l'être humain, parle, lorsque l'âme se reconnaît comme un Je</p> <p>VI. Vie spirituelle Ces confessions religieuses-là, qui ont maintenu leur connexion avec la vision suprasensible intuitive immédiate, désignent par conséquent la caractérisation « Je » comme : « l'inexprimable Nom de Dieu ».</p> <p>V. Estimation L'être véritable du « Je » est indépendant de tout extérieur ; <i>c'est pourquoi</i>, son nom ne peut pas non plus lui être crié d'aucun extérieur.</p>	<p>... qui doit seulement être estimé dans sa vaste signification...</p>
	<p>IV. Expression de soi comme acte « Je suis un Je seulement pour moi ; pour tout autre, je suis un Tu ; Et tout autre est pour moi un Tu.</p>		

Avec ces formulations, selon Rudolf Steiner, on ne veut aucunement dire une mise au même niveau de Dieu et de l'âme :

¹² À l'endroit cité précédemment, p.67.

¹³ « inexprimable », est le Nom, parce qu'il n'est pas extériorisé, parce que le Je, lorsqu'il s'extériorise, sort déjà de lui-même. « Pourquoi l'esprit vivant ne peut-il pas apparaître à l'esprit ? Si l'âme parle ainsi hélas ! Elle n'est déjà plus », est-il dit par Schiller (dans l'almanach de muse de 1797).

La mésintelligence peut par contre aisément naître, comme si de telles visions intuitives immédiates déclaraient le Je *uni* à Dieu. Or elles ne disent foncièrement pas que le Je est Dieu, mais seulement qu'il est de même espèce et essence d'avec Dieu. Quelqu'un affirme-t-il que la goutte d'eau, qui a été prise à l'océan, est l'océan, s'il prétend qu'elle est de la même nature ou substance que l'océan ? Si l'on veut utiliser une comparaison, alors on peut déclarer : de la même manière que la goutte d'eau se comporte à l'égard de l'océan, ainsi se comporte le « Je » à l'égard du divin. L'être humain peut trouver en lui un élément divin, parce que son essence propre la plus archétypique a été empruntée au divin.¹⁴

Et dans « La mystique à l'aurore de la vie spirituelle de l'époque moderne », Rudolf Steiner avait écrit :

Si l'on désigne ce qui est le plus hautement atteignable à l'être humain, le divin, alors on doit dire que ce divin n'existe pas comme quelque chose d'extérieur, pour se voir répété à l'*instar d'une métaphore* dans l'esprit humain, mais plutôt que ce divin est *éveillé* chez l'être humain.¹⁵

Et dans « *Le Christianisme en tant que fait mystique concret* » il est dit :

Le *Père* demeure silencieux dans ce qui est occulte ; le *Fils* est né à l'être humain à partir de son âme propre. La connaissance mystique est ainsi un événement réelle dans le processus universel. Elle est une naissance d'un surgen de Dieu. Elle est un événement, aussi réel que tout autre événement de nature, seulement à un degré plus élevé. C'est le plus grand secret du mystagogue, qu'il se rachète lui-même en créant un surgen de Dieu, mais il l'avait préparé auparavant, pour reconnaître aussi ce surgen divin créé par lui.¹⁶

Points de vue méthodiques

Dans la « *Science de l'occulte* », Rudolf Steiner tourne ensuite ses pas vers des questions systématiques et méthodiques. Il caractérise la région de l'âme dans laquelle le Je devient consciente de soi comme « l'âme de conscience ». Pour observer le Je en elle, on doit d'abord aller chercher son essence aux profondeurs personnelles.

La vraie nature du « Je » se dévoile seulement dans l'âme de conscience. Car alors que l'âme se perd à elle-même à autre chose dans la sensibilité et l'entendement, elle saisit sa propre essence en tant qu'âme de conscience. Par conséquent, ce « Je » ne peut pas autrement être perçu par l'âme de conscience qu'au moyen d'une certaine activité intérieure. Les représentations des objets extérieurs sont formés, tandis que ces objets vont et viennent ; et ces représentations continuent de travailler dans l'entendement par leur propre vigueur. Mais si le « Je » est censé se percevoir lui-même, il ne peut donc pas simplement *se donner* ; Il doit tout d'abord aller chercher son essence au moyen d'une activité intérieure dans son for intérieur pour en avoir une conscience. Avec la perception du « Je » — avec la *connaissance de soi*— débute donc une activité intérieure du « Je ». Au moyen de cette activité la perception du Je dans l'âme de conscience a une tout autre importance pour l'être humain que l'observation de tout ce qui s'approche de lui en remontant par les trois composantes corporelles et les deux autres composantes spirituelles de l'âme.¹⁷

À trois ou, selon le cas, quatre reprises, Steiner parle de l'activité intérieure qui importe ici et il commente ensuite plus loin que cette activité a une importance toute particulière :

La force que le « Je » rend manifeste dans l'âme de conscience, est en effet la même qui s'annonce dans tout le reste du monde. Elle n'apparaît seulement pas directement dans le corps et dans les composantes inférieures de l'âme, mais se manifeste par degrés dans ses effets. La révélation la plus inférieure est celle au moyen du corps physique, ensuite elle remonte graduellement jusqu'à ce qui remplit l'âme d'entendement. On pourrait dire, qu'avec la remontée, à chaque degré tombe l'un des voiles dont elle est enveloppée et occultée. Dans ce qui remplit l'âme de conscience, cet élément occulte surgit totalement dévoilé, dans le temple le plus intime de l'âme. Pourtant il se révèle être là justement et seulement comme une goutte d'eau par rapport à l'océan de spiritualité imprégnant

¹⁴ Steiner : GA 13, p.67.

¹⁵ Du même auteur : GA 7, p.34.

¹⁶ Rudolf Steiner : *Le christianisme en tant que fait mystique concret* », (GA 8), Dornach 1989, p.37.

¹⁷ Du même auteur : GA 13, p.69.

tout. Mais c'est ici que l'être humain doit d'abord saisir cette spiritualité. Il doit la reconnaître lui-même : ensuite il peut aussi la découvrir aussi dans ses manifestations.¹⁸

La vertu (autocréatrice), que le Je rend manifeste, est la même que celle qui s'annonce dans le reste du monde. Elle apparaît seulement dévoilée dans l'intuition-Je au tréfonds de l'âme, mais dissimulée sous nombre de voiles dans l'univers. Avec cela Steiner fait allusion à un pont existant entre le Je et la connaissance du monde, car dans les deux la même vertu est agissante. Il fait allusion à un chemin qui peut relier Fichte et Aristote.

Steiner parle d'un élément « occulte » qui se « manifeste » ensuite dans les phénomènes du monde, mais surgit sans voile, « au tréfonds de l'âme », dans la connaissance de soi. Il ne cesse de renvoyer à cet élément occulte dans les premiers chapitres de la « *Science de l'occulte* ». Il l'appelle, par exemple, énigme de la vie, de la conscience et de l'esprit conscient de soi. Celui qui est familier de l'anthroposophie, sait que Steiner, pour éclairer cette énigme de l'esprit, évoque des « composantes spirituelle essentielles », celles du corps éthérique, du corps astral et du Je. Mais avec ces concepts, on n'a encore aucune expérience spirituelle et sans cette expérience, l'anthroposophie reste définitivement abstraite.

Mais il est possible de faire l'expérience de la « goutte de l'océan de spiritualité qui imprègne tout » présente dans la connaissance de soi. En ce point, l'esprit est directement accessible, « sans voile » et « doit » être ici « tout d'abord » appréhendé, pour pouvoir ensuite aussi le découvrir ailleurs « dans ses manifestations ». Si l'on ne veut pas purement et simplement en rester aux pensées *sur* l'esprit, mais au contraire réellement le saisir effectivement, alors on doit le rechercher là où justement il est effectivement saisissable. Avec la conscience de la propriété ainsi vécue et reconnue, on peut aussi le découvrir ensuite dans le monde. Steiner en arrive ainsi à une formulation presque de nature définitoire :

Ce qui pénètre là comme une goutte dans l'âme de conscience, la science de l'esprit l'appelle *esprit*. Ainsi l'âme de conscience est-elle unie à l'esprit qui est l'élément occulte dans toutes les manifestations. Si l'être humain veut à présent appréhender l'esprit dans toute manifestation, alors il doit le faire de la même façon qu'il saisit le Je dans l'âme de conscience. Il doit orienter l'activité, qui l'a mené à la perception de ce Je, sur le monde manifeste.¹⁹

On a ainsi une formulation précise du principe cognitif de l'anthroposophie. Pourtant quelle activité est donc celle qui a mené à la perception du Je ? Elle jaillit de l'intériorité propre, cela peut être immédiatement expérimentable. Elle dépend de la volonté personnelle, en effet elle *est* volonté propre, cela aussi est directement éprouvable. En même temps, elle est une volonté consciente ou bien une volonté se refoulant en conscience, dans l'idée « Je-suis », comme se réverbérant en soi. On pressent que cette idée (et plus encore la parole prononcée) provient du Je vivant, mais celui-ci n'est déjà plus ; « Si l'âme parle, hélas ! déjà l'âme n'est plus ». Il en est donc ainsi comme si l'être spirituel réel du Je actif se contemplant dans l'idée « Je-suis » comme dans un miroir, l'image n'en est plus l'essence même. Le Je spirituel se montre seulement ensuite « sans voile », que s'il s'éprouve lui-même *devant* son acte d'auto-réflexion. À savoir s'il se sait conscient, en sentant et voulant, mais ne veut pas se contempler comme un objet. S'il ne veut plus *s'avoir* lui-même et le monde, mais peut plutôt passer au pur *être*. Tandis que le Je entre dans l'acte de passer à l'être pur et vit avec tout autre vouloir confluant, il se confère alors lui-même sa réalité.

Un cheminement en quatre étapes vers la racine commune de la conscience et de l'être

Avec la formulation, que « la vertu » qui rend manifeste le Je dans l'âme de conscience », est la même que celle « qui se manifeste dans tout le reste du monde », l'exposition épistémologique se mute donc dans une exposition ontologique. Steiner indique ainsi un pont entre connaître et être. La vertu qui agit en l'âme et dans le monde se dévoile pas à pas, plus on s'élève du corps physique vers l'âme de conscience.

¹⁸ À l'endroit cité précédemment, p.69.

¹⁹ À l'endroit cité précédemment, p.70.

Parcourons ce cheminement ainsi indiqué dans une succession inverse, en partant de l'intuition originelle et en la voilant donc pas à pas et imprimons-lui un mouvement de manifestation s'aliénant de manière successive. Tout d'abord, l'intuition du « Je-suis » tombe en dehors de l'âme de conscience, dans le domaine de l'entendement et se voile d'une *idée*. Laquelle n'est plus rayonnante, vivifiante ni dispensatrice de vertu comme l'intuition l'éprouve, mais au contraire abstraite ; la vertu vivante du Je y apparaît en elle comme totalement paralysée.

Le voilage suivant est celui de la traversée de l'âme de sensibilité. Je ne m'éprouve plus alors comme « indépendant de toute extériorité », non plus dans l'idée, mais submergé au contraire dans la sympathie et l'antipathie de mes sentiments-sensations. C'est en effet totalement naturel de s'identifier avec la vie de ses sentiments, mais on peut encore toutefois se demander : *Qui* est donc celui qui ressent ainsi ? L'intuition-soi s'y trouve encore plus voilée que dans l'identification avec les états de vie, par la sensation de fraîcheur ou de fatigue du corps personnel. Finalement on peut encore s'identifier avec sa forme spatiale-physique voir aussi avec la possession de biens extérieurs.

Au plan supérieur, au « saint des saints du for intérieur », le « Je-suis » est un être spirituel clair, conscient, réel et vivant. Au degré de l'idée, il est enveloppé d'un premier voile. Il est encore clair et conscient, certes, mais n'est déjà plus vécu comme réel. Sur le plan du sentiment-sensation, il a aussi perdu cette clarté limpide, mais s'éprouve encore comme quelque chose d'intérieur. Au degré de l'identification d'avec le corps de vie, il est encore perçu comme vivant, mais déjà aliéné et sur le plan du corps physique il apparaît désormais comme inanimé et mort.

À ce point, la conscience objectale postule, sans en être pleinement consciente dans la plupart des cas — un porteur substantiel des phénomènes d'apparition extérieurs, une « matière » morte. Sinon le sol se déroberait sous ses pieds, si elle admettait qu'il n'y eût plus aucune matière restante sustentant les phénomènes changeants. Nous sommes arrivés, avec ceci à une scission achevée et complète entre le Je et le monde. —

Remontons à présent en arrière. Réfléchissons tout d'abord sur le caractère purement phénoménal du monde sensible, en dirigeant notre attention des objets extérieurs sur les impressions sensorielles immédiates qu'ils provoquent, de la rose rouge sur les expériences sensibles des formes des pétales colorés. De ce fait on s'éprouve soi-même présent dans les sensations sensorielles de la vie de l'âme et de l'esprit.²⁰ On fait alors l'expérience de l'*activité* perceptive, qui avait péri auparavant dans les représentations objectales. À cette étape, la séparation entre le Je connaissant et l'objet reconnu n'est plus aussi tranchée ; l'actif percevant et le perçu se mettent à osciller dans une interpénétration en passant l'un dans l'autre.²¹ Dans le processus de dévoilement suivant, non seulement les impressions sensorielles sont vivifiées, mais plus encore leur *devenir et dépérir* est co-vécu. Par exemple, les changements de la lumière pendant une journée, du matin à midi, puis du soir jusqu'à la nuit. Je ne peux suivre cette dynamique que si je relie des souvenirs aux divers états ou selon le cas, si je les anticipe en les pensant d'avance. En apparence, je suis dans le domaine des représentations subjectives, pourtant un contenu du monde vit en elles. Sujet et objet se voient plus rapprochés l'un l'autre.²² Avec cela se révèle une vertu spirituelle autour d'un degré moins voilé, car la vie de mes représentations est en même temps la vie dans le monde. C'est à cela que renvoyait Goethe lorsqu'il disait qu'au travers de la contemplation intuitive d'une nature créant sans cesse, nous pouvons toujours nous rendre dignes d'une participation spirituelle que nous assumons à sa production. Un autre pas de dévoilement est possible, lorsque métamorphoses et phénomènes universels ne sont plus seulement post-vécus, mais encore *co-ressentis*. On se glisse, pour ainsi dire, dans l'apparition des

²⁰ La méditation attentive, comme on l'appelle, est éventuellement si populaire pour la raison qu'elle mène à un vivification de l'expérience sensorielle et avec cela à un premier rapprochement à l'intuition spirituelle intuitive de soi.

²¹ Rudolf Steiner décrit cette sorte de percevoir dynamique comme un « processus lumière [vécu dans l', *ndt*] âme [*Lichtseelenprozess*] ». Voir la conférence du 30.11.1919 dans : Rudolf Steiner : « *La mission de Michaël* » (GA 194), Dornach 1994, pp.102 et suiv.

²² Dans ses conférences sur la « *Formation pratique du penser* » Rudolf Steiner a décrit une série de tels exercices et exhorté à une phénoménologie d'observation exacte menée dans une pleine abnégation de soi. Voir la conférence du 11.2.1909 dans du même auteur : « *Où et comment trouve-t-on l'esprit ?* » (GA 57), Dornach 1984, pp.245 et suiv.

phénomènes et on les ressent comme de l'intérieur. Je me ressens ensuite dans le monde et le monde en moi. (Le danger à cette occasion, c'est de ne plus ressentir le contenu du monde, mais au contraire seulement soi-même. C'est pourquoi une part essentielle du cheminement d'apprentissage anthroposophique repose pour cette raison sur la formation du sentiment de vérité et de l'oubli de soi. [le même processus a lieu en recherche scientifique conventionnelle, mais se réalise en correspondance avec la quête de la cohérence objective dans la pratiques de l'oubli de soi, la « vérité » dont il est question ici, ayant été ravalée et réduite à celle seulement matérialiste. *ndt*])

Enfin je peux intérieurement m'identifier avec ce que j'ai observé de l'extérieur par mes sens, en étant pour ainsi dire, au moyen d'une activité de l'esprit, transposé dedans et en l'ayant puisé en moi. En le recréant intérieurement, je *suis* dedans et c'est en moi ; je n'ai plus besoin que d'être au clair là-dessus, à savoir que j'éprouve aussi ce que je présume simplement [*me, ndt*] représenter.²³ Je dois m'éveiller pareillement pour le côté spirituel intérieur des phénomènes universels, les ressentir et les vouloir de l'intérieur, pour ainsi dire, comme je l'ai fait pour le côté spirituel intérieur du « Je ». Sujet et objet se fondent à cette étape, le Je conflue avec les choses et les êtres du monde, il est dans une intuition. Dans « l'introduction aux écrits scientifiques de Goethe » Rudolf Steiner écrivait déjà dans ce sens :

Nous parvenons au cœur intime du monde en nous rendant maître de l'idée. Ce que nous appréhendons ici est ce dont tout prend naissance. Nous faisons une unité avec ce principe : c'est pourquoi l'idée nous apparaît la plus objective en même temps que la plus subjective.²⁴

Volonté humaine, volonté universelle et la confiance dans la vertu-Christ

La mystérieuse « vertu », qui dans l'âme de conscience « rend le Je manifeste » et qui « s'annonce dans tout le reste du monde », est donc de nature spirituelle, traversée d'une conscience lumineuse et d'une réalité de volonté intérieurement vécue. En tant que vertu humaine, elle peut être subjective selon son contenu et son but, mais elle peut aussi se laisser déterminer à partir de l'univers. Alors elle en perd son caractère pressant, devient douce, pour ainsi dire planante, conceptive, sans cependant perdre en clarté. Elle expérimente alors que ce qu'elle détermine apparemment de l'extérieur, en tant que « monde[/univers, *ndt*] », est de la même substance qu'elle-même. Elle ressent et rencontre la volonté divine qui a produit les phénomènes universels, la volonté du Père, et veut la laisser se produire en tant que telle. « Que Ta volonté vienne et non la mienne ».

Dans l'anthroposophie, la vertu qui rend ainsi manifeste le Je dans l'âme de conscience, est considérée comme la vertu du *Logos* du Christ. Dans le Prologue de l'Évangile de Jean²⁵, on dit que l'univers a pris naissance de cette vertu du Verbe: « Toute chose a procédé du Verbe ». Le verbe divin parvint jusqu'à l'être humain, mais ne fut pas accueilli nonobstant par tous. À ceux qui « l'accueillirent, il donna la libre vertu de devenir des enfants de Dieu. Ce sont ceux qui, remplis de confiance, absorbent en eux sa vertu. Ils n'enfantent plus leur vie à partir du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté humaine, car ils sont [*re-, ndt*]nés de Dieu ». « Le Dieu qui habite en l'être humain, se met à parler, lorsque l'âme se reconnaît en tant que Je ».

Dans le discours d'adieu de l'Évangile de Jean se trouvent ces paroles (**Jean, 14, 1-14**), qui peuvent être également lues en relation avec l'exposition tirée de la « Science de l'occulte ». Jésus y dit : « Que votre cœur ne se trouble pas. Fiez-vous à la vertu qui vous mène au Père et qui vous mène aussi à moi. » Ainsi semble-t-il que cela veut dire aussi bien la vertu qui rend le Je manifeste dans l'âme de conscience que celle qui s'annonce dans le reste de l'univers. « S'y fier » signifie, se fier à l'idée pure comme à quelque chose de réel, l'intuition-Je s'éveillant elle-même, dépendante en rien de l'extérieur, mais qui ne peut s'appuyer sur rien d'extérieur non plus. Et qui n'est tout de même aucune croyance en quelque chose d'obscur, d'au-delà,

²³ Pour une exposition détaillée de l'intériorité à ce moment du cheminement de la connaissance recréant la nature, voir Christophe Hueck : « *Nature, ton être maternel, je le porte dans mon être volontaire* » — *une contribution au surmontement de la scission sujet-objet* » dans *Anthroposophie*, Saint Jean 2014, pp.105-119, disponible sous : anthroposophie-als-geisteswissenschaft.de

²⁴ Rudolf Steiner : Introduction aux écrits scientifiques de Goethe (**GA 1**), Dornach 1987, p.161.

²⁵ Dans ce qui suit cité à partir de Émile Bock (éditeur) : « *Le Nouveau Testament* », Stuttgart 1985.

mais qui peut être reconnue clairement et profondément. Le Christ-Jésus continue de parler : « Il y a beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. Je m'en vais vous préparer la place. Et vous connaissez le chemin où je vais. » Ce sont en effet les innombrables Je humains qui peuvent habiter dans la maison du Père et pour qui la place est préparée par la haute vertu-Je du Christ, les précédant tous. Philippe s'approcha du Christ avec la question archétype de l'être humain : « Seigneur, montre-nous le Père, cela nous suffit ». À savoir, montre-nous comment le monde et nous, avons procédé du Père, afin que nous puissions nous-mêmes Le contempler intuitivement, Jésus répond : « Depuis si longtemps que Je suis avec vous, tu ne m'a pas reconnu, Philippe ? Qui m'a vu a vu le Père. (...) Le père qui vit en moi, accomplit Son œuvre par moi. » Celui qui a vu la vertu, qui dans l'âme de conscience dévoile l'esprit, celui-là a donc aussi vu la vertu qui agit dans le reste de l'univers. Nous avons cette vertu, elle est *auprès de nous* — mais l'avons-nous reconnue ?

C'était donc déjà dans le sens d'une christologie ésotérique, lorsque [le jeune, *ndt*] Rudolf Steiner dans « Vérité et science » écrivait au sujet de la discussion de la « doctrine de la science » de Fichte :

Toute détermination à partir du Je reste vide et sans contenu, si le Je ne découvre pas quelque chose de déterminé de fond en comble, quelque chose rempli de contenu, qui lui rende possible la détermination de ce qui lui est donné [...] Cet absolu-déterminé, rempli de contenu, est cependant le monde du penser.²⁶ [...] Ce qui est donc placé par le Je en tant qu'essence du monde, ce n'est pas placé sans le Je, mais au contraire, c'est placé par lui-même.²⁷

« Le Père qui vit en moi, accomplit par moi son œuvre. » — dans la « vraie acceptation idéellement conforme » de l'exposition dans la « *Science de l'occulte* », fusionne l'agissement spirituel vrai de nature fichtéenne d'avec la clarté idéale aristotélicienne, appréhendant systématiquement le monde, en une expérience de contemplation intuitive différenciée — qui est à embrasser du regard avec la clarté mathématique et en même temps avec celle illuminant l'esprit et réchauffant le cœur — qui peut être connue dans sa réalité saisissant tous les êtres humains, tout en se trouvant avec une assurance incontestable devant cette contemplation intuitive intérieure. L'exposition de la connaissance-Je dans la « *Science de l'occulte en esquisse* » est un point, à la fois, pivot et angulaire méthodique de l'anthroposophie.

Die Drei 1/2016.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Professeur Docteur Christoph Hueck est biologiste, pédagogue Waldorf, chargé de cours pour l'anthroposophie et la pédagogie Waldorf, ainsi que co-fondateur de l'Académie AKANTHOS pour la recherche et de développement anthroposophiques. Parmi ses publications, entre autres : *L'évolution dans le double courant du temps — L'élargissement de la doctrine de l'évolution dans les sciences de la nature au moyen de la contemplation intuitive du connaître*, Dornach 2012. Voir aussi www.anthroposophie-als-geisteswissenschaft.de

²⁶ Rudolf Steiner : *Vérité et Science*, GA 3, p.79.

²⁷ À l'endroit cité précédemment, p.80.